Dissertations corrigées de philo

17 notions · 6 dissertations rédigées · 11 plans détaillés

Choisis une notion dans le sommaire. Prépare une réponse et un exemple au brouillon, puis compare-les avec le corrigé.

Lire le programme de philosophie de terminale générale.

Sommaire

Notion	Format	Page
L’art	Dissertation rédigée	2
Le bonheur	Plan détaillé	4
La conscience	Plan détaillé	5
Le devoir	Plan détaillé	6
L’État	Plan détaillé	7
L’inconscient	Plan détaillé	8
La justice	Plan détaillé	9
Le langage	Plan détaillé	10
La liberté	Dissertation rédigée	11
La nature	Dissertation rédigée	13
La raison	Plan détaillé	15
La religion	Plan détaillé	16
La science	Plan détaillé	17
La technique	Dissertation rédigée	18
Le temps	Plan détaillé	20
Le travail	Dissertation rédigée	21
La vérité	Dissertation rédigée	23

L’art

Dissertation rédigée

Une œuvre d’art doit-elle être belle ?

Introduction

Devant un portrait, on peut admirer la lumière tout en éprouvant un malaise face à la figure représentée. On juge alors la même œuvre selon deux exigences qui semblent se contredire. Si la beauté implique un plaisir à regarder, on comprend qu’elle entre dans le jugement porté sur un tableau. Pourtant, certaines œuvres nous importent précisément parce qu’elles nous troublent. Le verbe « doit » invite à demander si la beauté est une condition pour qu’il y ait art, ou une qualité que l’on peut rechercher parmi d’autres. Peut-on donner une valeur artistique à ce qui déplaît, et selon quels critères ? Il faut examiner ce qui donne sa force à l’exigence de beauté, puis ce qu’une œuvre peut accomplir en la mettant en question.

I. La beauté invite à prêter attention à la forme

La beauté semble d’abord distinguer une œuvre d’un objet simplement utile. Une pièce de musique peut capter notre attention par le retour d’un motif et les variations qui en modifient le caractère. Nous entendons alors un ensemble organisé et pouvons en discuter. Le motif nous paraît rassurant la première fois, menaçant lorsqu’il revient après une rupture. Le plaisir tient ici à la façon dont les éléments se répondent, au-delà du charme propre de chaque son. Exiger de la beauté revient, dans ce cas, à attendre qu’une œuvre récompense l’attention qu’on lui porte.

Cette exigence concerne aussi la relation entre le sujet et sa présentation. Une photographie d’une cour ordinaire peut nous arrêter par le jeu des lignes ou par l’éclairage. Le photographe a ainsi rendu perceptible une organisation que le passant avait peu de raisons de remarquer. On peut préférer une autre photographie tout en comprenant le jugement de celui qui admire celle-ci. Le plaisir devient discutable à partir de traits que chacun peut observer.

Cette première défense de la beauté suppose pourtant que l’organisation de l’œuvre appelle une forme de plaisir. Or une composition peut être rigoureuse et chercher à nous mettre mal à l’aise. Comment juger les œuvres pour lesquelles l’agrément ferait perdre une partie de ce qu’elles nous donnent à voir ?

II. Le trouble peut remplir une fonction artistique

Supposons qu’un metteur en scène veuille rendre sensible l’épuisement d’un personnage. Il peut faire durer un silence, interrompre la musique et laisser l’acteur répéter un geste devenu pénible. L’inconfort du public fait alors comprendre la situation d’une manière qu’un dialogue explicatif aurait atténuée. La scène demande d’être jugée selon la justesse de cet effet. L’agrément immédiat serait un critère particulièrement peu adapté à ce cas.

L’art

Dissertation rédigée - suite

II. Le trouble peut remplir une fonction artistique (suite)

Kant, au § 48 de la Critique de la faculté de juger, distingue la beauté d’une représentation et celle de la chose représentée. On peut prendre cette distinction comme point de départ. Le personnage épuisé est un sujet pénible, et la mise en scène organise notre attention de façon précise. Elle nous permet de suivre ce qui se défait dans ses gestes et dans sa parole. Kant signale aussi la difficulté particulière du dégoût, qui peut rendre insupportable la représentation elle-même. Un effet trop envahissant risque de faire disparaître ce que la forme permettait d’observer.

On pourrait appeler belle toute représentation réussie. Cette réponse conserve une place pour le jugement esthétique, au prix d’un changement de sens. Si toute réussite devient de la beauté, le mot explique peu. Il reste à préciser ce que l’on est en droit d’attendre d’une œuvre dont les qualités tiennent à la dissonance, à la gêne ou à la rupture.

III. Une œuvre se juge aussi à ce que sa forme permet de percevoir

Le trouble peut être évalué avec des critères précis. Reprenons la scène de l’épuisement. Si le silence rend progressivement le souffle du personnage perceptible, il produit un effet lié aux autres choix de mise en scène. Si le même silence détourne toute l’attention d’un geste crucial sans rendre aucune dimension nouvelle perceptible, sa durée est discutable. Comparer ces deux possibilités permet de justifier un jugement sans exiger que la scène soit agréable. L’effet doit pouvoir être rapporté au détail de l’œuvre et faire l’objet d’un examen.

Ce critère accueille la beauté lorsqu’elle a un rôle. Une composition harmonieuse peut rendre sensible une réconciliation ou le calme retrouvé. Dans d’autres cas, le déséquilibre rend mieux perceptible une tension que le spectateur aurait négligée. Une même œuvre peut d’ailleurs faire passer d’un effet à l’autre. Le jugement porte alors sur l’expérience organisée par l’ensemble, à partir du rythme, du cadrage ou de la manière de traiter son sujet.

Conclusion

La beauté est une manière importante de donner de la valeur à la forme d’une œuvre. Le malaise, la surprise et la dissonance peuvent aussi avoir une valeur artistique, dès lors qu’on peut expliquer leur rôle dans l’expérience proposée. Une œuvre d’art peut donc se passer de beauté au sens d’un agrément. Son examen demande d’identifier ce que sa forme rend perceptible et de juger la précision avec laquelle elle y parvient.

Kant, Critique de la faculté de juger, § 48.

À toi de rédiger. Choisis une scène volontairement inconfortable. Compare son effet avec celui qu’aurait produit la suppression d’un son, d’un silence ou d’un détail du cadrage.

Le bonheur

Plan détaillé

Le bonheur est-il affaire de raison ?

Problématique

Le bonheur s’éprouve, alors que la raison examine, compare et prévoit. Pourtant, nous pouvons regretter un plaisir choisi sans réfléchir. Le sujet demande à la fois ce qu’un jugement prudent peut faire pour notre bonheur et si une vie heureuse peut être entièrement conduite par le calcul.

I. Le jugement aide à choisir entre les plaisirs

Dans la Lettre à Ménécée, Épicure invite à considérer les suites des plaisirs et des peines. Une sortie agréable peut se payer de dépenses qui empêchent ensuite d’agir librement. Un effort désagréable peut rendre une activité plaisante plus accessible. Le raisonnement permet donc de regarder au-delà de l’effet immédiat. Pour passer à la deuxième partie, demande d’où viennent les biens que nous avons appris à préférer.

II. Le bonheur dépend aussi de biens que nous recevons

Une amitié heureuse implique d’autres personnes, des occasions communes et des événements imprévus. On peut consacrer du temps à un proche et rester incapable de décider de son affection. La prudence organise certaines conditions d’une vie souhaitable. Le plaisir éprouvé dans cette vie a aussi sa spontanéité. La difficulté consiste à reconnaître la part que peut encore jouer la raison dans une expérience que nous ne maîtrisons qu’en partie.

III. La raison aide à faire une place à ce qui compte

Choisir d’avoir régulièrement du temps pour ses amis est une décision réfléchie. Le contenu des moments partagés reste ouvert. La raison intervient lorsqu’on examine comment une occupation supplémentaire affectera ces moments et quels désirs méritent d’être poursuivis. Elle peut donc orienter une vie sans en fixer tous les événements ni décider du plaisir que ceux-ci procureront.

Conclusion

Le bonheur est en partie affaire de raison parce que nos choix ont une histoire et des conséquences. Il dépend aussi des relations et des expériences auxquelles notre jugement peut donner une place.

Épicure, Lettre à Ménécée, § 127-132.

À toi de rédiger. Imagine un plaisir qui a une conséquence coûteuse. Explique pourquoi ce coût le rend regrettable dans un cas et acceptable dans un autre.

La conscience

Plan détaillé

Peut-on se tromper sur ce que l’on ressent ?

Problématique

On peut éprouver un malaise et l’appeler d’abord de la colère, puis reconnaître qu’on a surtout eu honte. Le verbe « se tromper » invite à distinguer le fait d’éprouver quelque chose, la manière de le nommer et l’explication qu’on en donne. Jusqu’où va le privilège de celui qui éprouve le sentiment ?

I. Un sentiment est d’abord donné à celui qui l’éprouve

Lorsqu’un spectacle me serre la gorge, cette expérience m’est accessible d’une manière que le spectateur assis à côté de moi doit deviner. Dans la deuxième des Méditations métaphysiques, Descartes part de la certitude qu’il pense au moment où il met ses représentations en doute. Cette référence éclaire la différence entre l’existence présente de l’expérience et le jugement que je peux porter sur son objet ou son origine.

II. Nommer le sentiment engage déjà une interprétation

Après une remarque publique, un élève attribue son trouble à l’injustice du reproche. Il remarque ensuite que la gêne disparaît lorsqu’il en parle en privé. Il peut alors comprendre que le regard des autres jouait un rôle important. L’événement et le malaise sont réels. La première manière de les relier reste révisable. Une difficulté subsiste si toute interprétation peut être remplacée par une autre.

III. Comparer des situations rend certaines interprétations plus solides

L’élève peut se demander comment il réagit à la même remarque formulée avec bienveillance, ou faite par quelqu’un dont l’opinion lui importe peu. Les différences observées permettent de préciser ce qui semble décisif. Des sentiments peuvent aussi coexister. Reconnaître sa honte peut conduire à comprendre pourquoi la colère était réelle tout en rendant compte, de façon plus complète, du trouble éprouvé.

Conclusion

Nous avons un accès propre à ce que nous éprouvons. La description du sentiment et l’explication de ses causes demandent un travail que l’expérience de situations différentes peut faire progresser.

René Descartes, Méditations métaphysiques, deuxième méditation.

À toi de rédiger. Sépare en trois phrases un ressenti, son nom et une hypothèse sur sa cause.

Le devoir

Plan détaillé

Le devoir s’oppose-t-il à nos intérêts ?

Problématique

Tenir une promesse peut coûter du temps et consolider une relation à laquelle nous tenons. Il faut donc distinguer l’avantage immédiat, l’intérêt à long terme et la raison qui rend une conduite obligatoire. Le devoir garde-t-il une force propre lorsque mon intérêt m’incite déjà à agir de la même façon ?

I. Le devoir peut demander de renoncer à un avantage

Un élève trouve la réponse à un exercice qu’il doit faire seul. Il gagnerait du temps en la recopiant, tout en s’étant engagé à faire le travail demandé et à le présenter comme sien. La situation met en évidence un conflit entre l’avantage particulier et une exigence qui garde son sens lorsque la fraude est discrète. Ce conflit suffit-il à établir une opposition dans tous les cas ?

II. L’intérêt et le devoir peuvent recommander la même conduite

Dans la première section des Fondements de la métaphysique des mœurs, Kant prend l’exemple du commerçant qui traite honnêtement ses clients. La prudence commerciale peut expliquer cette conduite, puisque tromper ses clients ferait perdre leur confiance. Kant distingue ici la conformité extérieure au devoir et l’action accomplie par devoir. La différence compte lorsque l’avantage change ou que la tromperie peut rester secrète.

III. La distinction décisive porte sur le motif de l’action

Une vendeuse peut avoir intérêt à rendre un trop-perçu et penser qu’elle le doit à son client. Pour éprouver la différence entre les deux raisons, on peut modifier un élément du cas. Supposons qu’aucune réclamation soit possible et que le client soit déjà parti. Demande ce qui justifierait encore de le contacter. Ce déplacement permet de montrer l’autonomie de l’exigence morale lorsque l’intérêt et le devoir coïncidaient au départ.

Conclusion

Le devoir et l’intérêt peuvent s’accorder ou entrer en conflit. Leur rapport se comprend en distinguant le gain que j’attends et la raison d’agir que je reconnais même si ce gain disparaît.

Kant, Fondements de la métaphysique des mœurs, première section.

À toi de rédiger. Modifie l’exemple du trop-perçu pour qu’une conduite honnête serve à la fois deux motifs identifiables.

L’État

Plan détaillé

L’État doit-il nous rendre heureux ?

Problématique

Des institutions publiques peuvent faciliter les déplacements, l’accès à des études ou la participation à une association. Elles peuvent aussi privilégier certaines façons de vivre au nom d’un idéal de réussite. Le sujet demande ce qu’on peut attendre des institutions communes alors que les citoyens accordent des valeurs différentes à leurs projets.

I. Les conditions d’une vie heureuse ont une dimension collective

Une personne souhaite rejoindre une association située dans une autre commune et dispose de peu de moyens pour s’y rendre. Un réseau de transports accessible peut lui ouvrir cette possibilité et donner à d’autres personnes accès à des activités différentes. L’exemple montre qu’une institution peut agir sur des éléments dont dépend la qualité de vie. La question devient plus difficile si elle prétend décider quelle occupation donnera effectivement à chaque personne une vie satisfaisante.

II. Les citoyens peuvent poursuivre des biens différents

La même plage de temps libre peut être consacrée à une pratique artistique, à l’amitié ou à une activité solitaire. L’autorité qui privilégierait une conception de la réussite risque d’écarter des projets qui ont une valeur pour leurs auteurs. Cela explique une limite de l’action publique. Même une politique inspirée par la bienveillance doit pouvoir être jugée par ceux dont elle organise les possibilités.

III. L’État peut garantir des conditions discutables en commun

Revenons aux transports. On peut débattre des horaires, des dessertes et du budget en se demandant qui peut réellement se déplacer. Le critère s’applique à l’accessibilité des trajets et à la diversité de leurs usages. Des citoyens peuvent ainsi soutenir un même service pour des raisons différentes. Ce type d’action concerne les conditions partagées de projets dont le contenu reste ouvert.

Conclusion

L’État peut contribuer à des conditions qui rendent certaines vies souhaitables plus accessibles. Le bonheur dépend aussi des choix et des relations des citoyens, qui gardent une part déterminante dans la définition de leurs fins.

À toi de rédiger. Propose un service public fictif et distingue le bien commun qu’il sert des usages individuels qu’il permet.

L’inconscient

Plan détaillé

Pouvons-nous ignorer ce qui motive nos actes ?

Problématique

On affirme parfois avoir refusé une invitation par manque de temps, avant de remarquer qu’on évite surtout l’une des personnes présentes. Le sujet demande ce qui distingue une raison que l’on peut donner d’un motif qui participe réellement à l’action. Si certains motifs nous échappent, comment examiner une hypothèse qui les concerne ?

I. La conduite ordinaire s’appuie sur des raisons accessibles

Une personne peut refuser une invitation parce qu’elle a déjà pris un engagement. Elle se rappelle cet engagement et peut expliquer sa décision. Ce type d’exemple établit une possibilité réelle de se comprendre. Pourtant, dans des situations comparables, on peut fournir chaque fois une raison plausible et rester incapable d’expliquer une régularité dans sa propre conduite.

II. Des indices peuvent inviter à formuler l’hypothèse d’un motif ignoré

Si la personne accepte volontiers des invitations aussi exigeantes et évite systématiquement certains échanges, on peut explorer une autre raison que la fatigue. Dans Une difficulté de la psychanalyse, Freud défend l’idée de processus psychiques qui échappent en partie à la connaissance du moi. L’exemple de l’invitation sert à formuler une question. Plusieurs explications restent possibles pour une même régularité.

III. Comprendre un motif suppose de comparer plusieurs explications

La personne peut examiner les circonstances, les personnes présentes et la manière dont ses décisions varient. Une hypothèse gagne en intérêt si elle relie plusieurs traits du comportement et permet de comprendre ce qui change dans une situation nouvelle. Reconnaître un motif donne aussi la possibilité de le discuter et de reconsidérer une décision. La connaissance de soi se construit alors à partir d’indices et demeure perfectible.

Conclusion

Certains motifs peuvent nous échapper au moment d’agir. Une interprétation se justifie lorsqu’elle éclaire la conduite et qu’on peut la confronter à d’autres explications.

Sigmund Freud, Une difficulté de la psychanalyse, 1917.

À toi de rédiger. Imagine deux motifs possibles derrière un même refus. Cherche un nouvel élément qui permettrait de les départager.

La justice

Plan détaillé

Être juste, est-ce traiter tout le monde de la même façon ?

Problématique

L’application d’une même règle protège contre les passe-droits. Il arrive cependant que des personnes placées dans des situations différentes puissent en profiter de manière très inégale. La difficulté est de savoir quelles différences justifient une adaptation et comment éviter qu’elle ne serve de prétexte au favoritisme.

I. Une règle commune protège contre l’arbitraire

Une commission répartit des créneaux d’utilisation pour une salle. Si tous connaissent les mêmes délais et ont la même possibilité de déposer une demande, la décision peut être examinée. Modifier une procédure en faveur d’un proche porterait atteinte à cette égalité. L’exemple montre pourquoi l’identité de traitement constitue souvent le premier test de justice.

II. Une application uniforme peut détourner la règle de sa finalité

Si le délai est fixé pour laisser chacun préparer sa demande et qu’un incident empêche certains de recevoir l’information, l’appliquer uniformément peut favoriser ceux qui ont été avertis. Dans le livre V de l’Éthique à Nicomaque, Aristote analyse l’équité comme une correction liée au caractère général de la loi. Il faut montrer quelle circonstance particulière empêche la règle d’atteindre son but.

III. Une différence de traitement doit pouvoir être justifiée à tous

La commission peut prolonger le délai pour les personnes touchées selon un critère annoncé et vérifiable. L’égalité se situe alors à deux niveaux. Le but demeure une possibilité réelle de déposer son dossier, tandis que la durée accordée peut varier en fonction d’une difficulté identifiable. L’équité exige des raisons qu’on pourrait appliquer à un autre groupe dans des circonstances analogues.

Conclusion

La justice exige une égale considération des personnes. Un traitement identique ou adapté peut servir cette exigence selon la situation et la finalité de la règle.

Aristote, Éthique à Nicomaque, livre V, passage sur l’équité.

À toi de rédiger. Imagine une adaptation défendable de la procédure, puis précise le point à partir duquel elle deviendrait un privilège.

Le langage

Plan détaillé

Peut-on tout dire avec des mots ?

Problématique

Après avoir goûté un plat, une personne peut en décrire les saveurs et sentir que sa phrase laisse une partie de l'expérience de côté. « Tout dire » peut signifier rendre communicable un aspect de l'expérience ou en restituer tous les détails. Ces deux exigences donnent-elles le même sens à une limite des mots ?

I. Les mots rendent une expérience partageable

Une cuisinière indique qu'un fruit est à la fois ferme et acide. Cette description guide l'attente de son interlocuteur, qui peut comparer le fruit à ceux qu'il connaît. Le langage permet aussi d'ajouter des précisions sur le moment où apparaît l'acidité ou sur ce qui l'atténue. Une phrase peut donc communiquer des rapports fins entre des caractéristiques qu'on aurait simplement éprouvées.

II. Une expression transmet ce que la situation permet d'en comprendre

Un lecteur qui n'a jamais goûté un fruit peut saisir certaines comparaisons et manquer de repères pour en imaginer la saveur. Deux personnes peuvent aussi employer le même mot pour des sensations un peu différentes. La précision dépend alors du vocabulaire et des expériences mobilisées. Faut-il en conclure que le caractère singulier de ce que nous éprouvons échappe entièrement à une description ?

III. La description peut guider l'attention sans reproduire l'expérience

Une comparaison bien choisie permet au lecteur de remarquer un détail lorsqu'il goûtera à son tour. Elle peut rapprocher une saveur inconnue d'une autre et signaler l'écart entre les deux. La phrase ouvre alors une manière d'explorer l'expérience. Pour juger de ce qu'on peut dire, il faut préciser le but poursuivi. Informer, faire sentir une nuance et transmettre une sensation complète imposent des exigences différentes.

Conclusion

Les mots rendent de nombreux aspects de l'expérience communicables et peuvent affiner notre perception. Leur pouvoir s'apprécie selon ce que nous attendons d'une description et selon les repères de celui qui la reçoit.

À toi de rédiger. Décris une sensation en une phrase littérale et une comparaison. Indique le détail que chaque phrase permet de remarquer.

La liberté

Dissertation rédigée

A-t-on besoin des autres pour être libre ?

Introduction

Une élève prépare une orientation. Si ses proches choisissent à sa place, elle demande à décider elle-même. Si personne ne lui permet de découvrir les métiers auxquels elle peut prétendre, sa décision s'appuie sur des possibilités mal connues. Dans le premier cas, la liberté exige une distance à l'égard des autres. Dans le second, elle semble demander des relations qui permettent d'apprendre et d'agir. Être libre peut désigner l'absence d'un obstacle ou la capacité de conduire sa vie selon des raisons que l'on reconnaît comme les siennes. Comment recevoir d'autrui des ressources indispensables sans lui abandonner le pouvoir de décider ? Nous partirons de l'indépendance du choix, puis nous examinerons ce que les relations rendent possible et la forme qu'elles doivent prendre.

I. Être libre suppose de pouvoir décider en son propre nom

Une relation peut limiter l'action quand une personne contrôle les moyens dont l'autre a besoin. Si quelqu'un doit obtenir une autorisation pour chacune de ses sorties, celui qui accorde ou refuse l'autorisation détient une partie du pouvoir de décision. Une permission régulièrement accordée donne des possibilités d'agir, et celles-ci restent à la merci d'un changement de volonté. Il faut donc distinguer la possibilité effective de sortir aujourd'hui et la maîtrise suffisamment stable des décisions qui concernent ses déplacements.

La contrainte peut aussi porter sur les raisons qu'une personne se donne. Une élève peut choisir la formation attendue d'elle pour conserver l'approbation de son entourage, puis répéter les justifications de celui-ci comme si elle les avait examinées. Dans un autre cas, elle suit le même conseil après avoir comparé deux formations et compris les raisons qui plaident pour l'une d'elles. Le résultat peut être identique. La différence tient au pouvoir réel de demander des explications, de consulter d'autres personnes et de contester la décision proposée.

Cette première analyse souligne l'importance d'une distance à l'égard d'autrui. Il faut encore savoir d'où viennent les possibilités et les capacités que cette distance nous permet d'exercer.

II. Les autres rendent certaines décisions possibles

Pour choisir une orientation, il faut pouvoir décrire ce que l'on souhaite, comprendre des options et parfois rencontrer celles et ceux qui les connaissent. Le langage, les informations et la confiance nécessaire pour poser une question s'acquièrent en relation. Dans l'exemple de départ, un entretien qui élargit l'éventail des formations donne à l'élève une possibilité de réviser son projet. Le choix final peut s'écarter du conseil reçu grâce aux connaissances que la discussion a précisément rendues accessibles.

La liberté

Dissertation rédigée - suite

II. Les autres rendent certaines décisions possibles (suite)

La coopération peut aussi créer des possibilités matérielles. Une bibliothèque partagée permet d'accéder à des livres qui seraient trop coûteux pour des lecteurs isolés. L'existence de règles d'emprunt limite chaque usage dans le temps. Elle permet en même temps à plusieurs personnes d'accéder à des ressources et de poursuivre des projets différents. On peut dès lors évaluer une règle commune en précisant quelles actions elle restreint et quelles possibilités elle ouvre.

La richesse de ces possibilités appelle une objection. Si l'aide d'une personne devient indispensable et qu'elle peut la retirer à sa convenance, l'élargissement des choix risque de créer une nouvelle dépendance. La manière dont nous recevons l'aide est aussi importante que son contenu.

III. Les relations favorisent la liberté quand elles laissent contester et choisir

Dans Qu'est-ce que les Lumières ?, Kant accorde une place centrale à l'usage public de la raison. Une personne qui s'adresse à des lecteurs peut soumettre ses raisons à leur jugement. Cette occasion de penser avec d'autres soutient l'autonomie lorsque la discussion autorise l'examen des arguments de chacun. Dans le cas de l'élève, plusieurs interlocuteurs aux avis divergents peuvent lui donner la possibilité de demander des preuves et de modifier son jugement, y compris à l'égard de ceux qui l'ont aidée.

La liberté suppose donc des relations assez ouvertes pour que l'aide reste accessible et que les décisions puissent être discutées. La bibliothèque permet ce type de relation si les règles sont communes, expliquées et applicables à tous les usagers. Elle fournit un moyen dont chacun peut faire un usage propre. L'autonomie se construit alors par la possibilité de s'appuyer sur une institution ou une personne en gardant la capacité de demander des comptes, de chercher un autre appui et de décider selon les raisons que l'on juge bonnes.

Conclusion

Nous avons besoin des autres pour acquérir des capacités, découvrir des possibilités et faire durer des ressources partagées. Leurs décisions peuvent aussi réduire notre liberté lorsqu'elles nous soumettent à une volonté que nous ne pouvons discuter. Les relations qui soutiennent l'autonomie sont celles qui rendent des actions possibles et laissent chacun examiner les raisons de ses choix.

Kant, Réponse à la question Qu'est-ce que les Lumières ?, 1784.

À toi de rédiger. Imagine deux façons de conseiller la même orientation. Explique quel détail permet de reconnaître une aide au choix dans un cas et une décision imposée dans l'autre.

La nature

Dissertation rédigée

Protéger la nature, est-ce renoncer à la transformer ?

Introduction

Une commune décide de protéger une ancienne prairie. Elle peut y laisser pousser librement les végétaux ou organiser une fauche tardive pour conserver le milieu ouvert. Ces décisions reposent sur des idées différentes de la protection. Dans le premier cas, on cherche à laisser des processus se développer. Dans le second, on agit pour préserver un état du milieu auquel on accorde de la valeur. Le problème tient au mot « nature », qui peut désigner ce qui s'organise spontanément ou l'ensemble des vivants et de leurs relations, y compris dans un milieu déjà modifié. Protéger suppose-t-il de retirer l'action humaine ou de choisir la façon dont elle s'exerce et les conditions dans lesquelles elle doit s'arrêter ?

I. La protection peut demander de laisser agir des processus spontanés

Transformer un lieu consiste à le faire évoluer par notre intervention, souvent en vue d'une fin déterminée. Une rivière rectifiée pour accélérer l'écoulement est organisée selon un objectif humain. On évalue d'abord le résultat à partir de la vitesse de l'eau ou de la place disponible sur les rives. D'autres effets concernent le milieu dans son ensemble, comme le lien entre un cours d'eau et les zones qu'il visitait lors des crues. Certains effets se manifestent loin de l'endroit où l'on a entrepris les travaux.

Renoncer à une action peut donc constituer une décision de protection. Laisser une parcelle évoluer pendant plusieurs années donne place à des rythmes qui échappent à la volonté de son propriétaire. Ce retrait demande une règle et, parfois, de la persévérance. Face à un arbre mort, on peut accepter qu'il reste en place dans un endroit adapté, car les organismes qui y vivent et le décomposent contribuent à la vie du lieu. La valeur du retrait se comprend à partir de ce que l'intervention aurait interrompu.

Ce raisonnement vaut surtout quand les processus que l'on souhaite protéger disposent encore des conditions permettant leur déroulement. Sur un site déjà asséché, l'abstention peut prolonger l'effet d'une intervention passée. Il faut donc se demander à quoi revient la décision de laisser faire dans un milieu transformé.

II. Transformer un milieu peut permettre de le protéger

Supposons qu'un ouvrage empêche une zone humide d'être régulièrement alimentée. Le maintenir revient à conserver les effets d'une décision ancienne. Modifier cet ouvrage peut rétablir la circulation de l'eau et redonner une possibilité de développement aux espèces associées à ce milieu. L'intervention se juge alors par les conditions qu'elle rend à nouveau possibles, y compris lorsque les transformations ultérieures du lieu échappent à ses auteurs.

La nature

Dissertation rédigée - suite

II. Transformer un milieu peut permettre de le protéger (suite)

Dans son essai La Nature, John Stuart Mill distingue notamment la nature entendue comme ensemble des phénomènes et la nature comprise comme ce qui arrive en dehors de nos interventions. Dans le premier sens, toute action s'appuie sur des forces naturelles. Dans le second, la suppression d'un obstacle est bien une intervention. Cette distinction éclaire le premier exemple. Selon le sens choisi, une action déplace la frontière du milieu artificiel ou permet à des processus spontanés de se poursuivre avec davantage d'autonomie.

Une objection demeure. La restauration peut devenir un prétexte pour soumettre un lieu à une image arrêtée de ce qu'il devrait être. En privilégiant une prairie ouverte, on privilégie certaines espèces et certaines caractéristiques au détriment d'une évolution vers des broussailles puis un boisement. Le choix exige donc des raisons et une comparaison des évolutions envisageables.

III. Une intervention se juge par son but et sa durée

La question peut être reprise en distinguant deux buts. On peut vouloir entretenir durablement un habitat dont les caractéristiques sont appréciées, ou rendre à un milieu davantage de possibilités d'évolution autonome. Les deux objectifs permettent d'agir en faveur de vivants et conduisent parfois à des décisions différentes. L'entretien d'une prairie associe une action répétée à une caractéristique jugée importante. L'ouverture d'un passage pour l'eau peut, après les travaux, laisser le milieu évoluer plus librement. Dans les deux cas, le jugement doit préciser ce que la décision permet et ce qu'elle ferme.

Il est également possible de corriger une intervention si les résultats observés diffèrent du but initial. Dans une expérience de restauration, choisir une opération progressive permet parfois de vérifier ses conséquences avant d'élargir son périmètre. Cela a une portée philosophique. Une volonté de protection peut reconnaître que sa connaissance du milieu est partielle et que les êtres concernés suivent des dynamiques propres. La prudence se traduit ici par des conditions d'arrêt et des possibilités de révision.

Conclusion

Protéger la nature conduit parfois à s'abstenir, lorsque le retrait préserve les processus du milieu. Cela peut aussi demander de transformer un lieu déjà modifié, si l'action aide à retrouver les conditions d'une vie plus riche ou plus autonome. La valeur de l'intervention dépend de son but, de ses effets et de la place qu'elle laisse à des évolutions dont nous ne sommes pas les seuls auteurs.

John Stuart Mill, La Nature, dans Trois essais sur la religion.

À toi de rédiger. Reprends l'exemple de la prairie. Donne une raison de laisser le milieu changer et une raison d'entretenir l'habitat existant. Précise le but retenu dans chaque cas.

La raison

Plan détaillé

La raison suffit-elle pour prendre une décision ?

Problématique

Un groupe doit choisir entre un trajet rapide et un trajet moins coûteux. La comparaison peut être exacte tout en laissant subsister un désaccord sur ce qui importe le plus. Le sujet demande si la raison permet de choisir à elle seule ou si son exercice dépend de fins et de préférences qu'il faut aussi examiner.

I. Raisonner permet d'éliminer des options et de prévoir leurs effets

Si un itinéraire arrive après le rendez-vous et coûte aussi plus cher, il peut être écarté en fonction des deux critères admis. Raisonner aide à contrôler les informations, à vérifier les conséquences et à repérer une contradiction entre le choix et le but. Ce pouvoir paraît suffisant si l'on partage déjà les critères et si une option l'emporte selon chacun d'eux.

II. Le choix mobilise aussi ce à quoi nous tenons

Un trajet plus cher peut éviter une correspondance tardive. Il faut alors décider de l'importance du confort et du coût. Dans le Traité de la nature humaine, Hume examine les limites du pouvoir de la raison, prise seule, à nous faire agir. Pour appliquer cette idée, distingue la connaissance du prix, le désir d'économiser et la préférence qui décide en pratique lorsque deux avantages sont incompatibles.

III. La délibération permet de réexaminer le poids des raisons

Si le trajet tardif empêche une personne du groupe de participer, l'économie prend un sens différent. L'information nouvelle conduit à considérer une fin qui comptait peu dans la première comparaison. La raison a donc un rôle dans l'examen de nos priorités. Elle rend possible un choix que nous pouvons expliquer, en reliant ce que nous savons aux fins auxquelles nous décidons d'accorder du poids.

Conclusion

La raison éclaire les conséquences et la cohérence des décisions. Le choix prend aussi appui sur des fins que l'on poursuit et que la délibération peut conduire à revoir.

David Hume, Traité de la nature humaine, livre II, partie III, section III.

À toi de rédiger. Pour un choix à deux options, note un fait, une préférence et une information qui pourrait te faire changer d'avis.

La religion

Plan détaillé

Une croyance religieuse se réduit-elle à une opinion personnelle ?

Problématique

Une personne peut choisir d'adhérer à une croyance tout en la recevant d'un groupe et en la vivant par des pratiques communes. Le sujet demande si la conviction religieuse se comprend à partir de l'assentiment individuel seul. Il faut préciser ce que le mot « opinion » permet de saisir et ce qu'il laisse de côté dans le rapport à une tradition.

I. Croire engage l'assentiment de la personne

Deux personnes élevées auprès du même groupe peuvent donner une valeur différente à ce qu'elles ont reçu. On peut participer aux mêmes cérémonies et juger différemment de leur signification. L'exemple justifie l'intérêt porté à la conviction individuelle. Il invite ensuite à examiner ce qui donne à cette conviction sa forme et sa durée.

II. Des pratiques communes donnent un cadre à la croyance

Dans Les Formes élémentaires de la vie religieuse, Durkheim articule les croyances, les rites et la communauté qui les partage. Une cérémonie annuelle prend un sens dans un calendrier, une suite de gestes et un ensemble de récits transmis. Cette dimension collective aide à expliquer pourquoi la croyance peut orienter des pratiques et des liens, au-delà d'un simple avis que l'on exprime.

III. Une conviction individuelle peut reprendre et transformer un héritage partagé

Une personne peut continuer à citer un récit reçu dans une tradition tout en s'écartant de l'interprétation courante dans son groupe. Une autre peut participer à un même rite pour se joindre à sa famille et comprendre autrement la croyance associée. Ces cas permettent d'examiner séparément l'adhésion, la pratique et le lien collectif, puis de montrer comment ils s'articulent.

Conclusion

La croyance religieuse comporte une dimension personnelle. Des récits, des pratiques et des relations collectives contribuent souvent à donner un sens à cet engagement et à le transmettre.

Émile Durkheim, Les Formes élémentaires de la vie religieuse, livre I, chapitre I.

À toi de rédiger. Choisis un rite fictif et imagine deux raisons différentes d'y participer. Précise ce que ces raisons disent de la conviction personnelle.

La science

Plan détaillé

Une expérience suffit-elle à prouver une théorie ?

Problématique

Une théorie permet d'anticiper ce qui devrait arriver dans certaines conditions. Une expérience réussie fournit un résultat conforme à cette prévision. La difficulté est de savoir à quelles conditions cet accord devient une preuve, en particulier si d'autres hypothèses peuvent conduire à un résultat semblable.

I. L'expérience donne prise sur une prévision

Une classe compare la germination de deux groupes de graines. Les élèves cherchent à isoler un facteur, par exemple l'apport en eau, en réglant les autres conditions de la même manière. Si le résultat suit la prévision, la théorie reçoit un appui précis. Celui-ci est d'autant plus intéressant que les élèves ont indiqué à l'avance ce qui compterait comme un résultat contraire.

II. Le résultat dépend d'un ensemble de conditions

Si les graines donnent un résultat inattendu, les élèves doivent examiner la préparation, la température et la composition des lots. Duhem formule, à propos de la physique, un problème analogue. Une expérience met en jeu une hypothèse avec les théories et les suppositions nécessaires au contrôle. L'exemple de la classe permet de comprendre pourquoi un écart conduit à examiner plusieurs éléments avant de désigner l'hypothèse à réviser.

III. Des épreuves variées renforcent la justification

D'autres équipes peuvent répéter l'essai et changer une condition précise pour départager deux explications. Une théorie gagne alors en force si elle permet de rendre compte de résultats distincts et de réussir des prévisions nouvelles. Le mot « prouver » doit ici être précisé. L'expérience contribue à une justification qui reste susceptible d'être précisée par des résultats ultérieurs.

Conclusion

Une expérience peut donner un appui important à une théorie. Pour en établir la portée, il faut examiner les conditions du test, les explications concurrentes et l'accord avec d'autres résultats.

Pierre Duhem, La Théorie physique, son objet et sa structure, seconde partie, chapitre VI, § II.

À toi de rédiger. Écris deux hypothèses compatibles avec le même résultat. Propose une variation de l'expérience qui leur ferait prévoir des résultats différents.

La technique

Dissertation rédigée

La technique nous fait-elle gagner du temps ?

Introduction

Dans un groupe qui organise un voyage, un outil de réservation permet de comparer des horaires en quelques minutes. Dans le même temps, les participants peuvent passer la soirée à examiner de nouvelles options, parce que chaque recherche est devenue facile. On peut alors soutenir que la technique leur a fait gagner du temps sur chaque tâche, tout en constatant que leur soirée est aussi occupée qu'auparavant. Le mot « gagner » peut désigner une durée raccourcie ou un temps dont on retrouve la disposition. La technique augmente-t-elle le temps dont nous pouvons décider, ou modifie-t-elle la manière dont nos activités l'occupent ? Il faut partir de la mesure d'un gain, puis examiner les attentes et les décisions qui en déterminent l'usage.

I. Un procédé technique peut raccourcir une tâche déterminée

Un outil permet souvent de reproduire une opération sans en reprendre chaque étape à la main. Une association doit envoyer la même information à ses adhérents. À l'aide d'une liste vérifiée, une bénévole peut écrire un seul message et le transmettre à tous en quelques instants. Comparons deux situations où l'on attend le même résultat, à savoir transmettre le même texte à des destinataires identifiés. Le gain est alors mesurable. La durée d'envoi a diminué à résultat comparable.

Le gain concerne également la façon de combiner des activités. Un appareil réglé pour effectuer une opération répétitive peut fonctionner pendant que la personne accomplit une autre tâche. Le temps d'exécution et le temps d'attention humaine se distinguent. Même lorsque la première durée reste longue, la seconde peut diminuer, ce qui ouvre une possibilité supplémentaire. Il convient d'inclure les réglages, la maintenance et le temps d'apprentissage dans la comparaison. Le gain peut ainsi devenir appréciable après plusieurs usages d'un outil dont la prise en main a été exigeante.

Pourtant, la comparaison suppose que la tâche et son objectif demeurent stables. Dans la pratique, un procédé plus rapide élargit ce que l'on peut demander. Le gain par opération peut donc être réel tandis que le temps total consacré à cette activité augmente.

II. La rapidité change les attentes et la quantité de travail

Revenons à l'association. Auparavant, elle envoyait chaque semaine un message qui regroupait les informations. Grâce au nouvel outil, chacun peut faire transmettre plusieurs précisions le jour même. Les bénévoles rédigent davantage de messages et les lecteurs doivent les examiner plus souvent. Le coût d'un envoi a baissé. Une partie du travail a changé de place, en passant de la transmission des messages à la coordination et au tri. Selon le rôle occupé dans le groupe, le bilan du temps gagné peut donc être différent.

La technique

Dissertation rédigée - suite

II. La rapidité change les attentes et la quantité de travail (suite)

La rapidité peut aussi devenir une attente. Si l'on sait qu'un message est arrivé instantanément, on peut attendre une réponse immédiate. Une heure de travail qui contient dix occasions de répondre et une heure réellement disponible pour une tâche longue ont la même durée. Elles offrent des possibilités différentes. La qualité du temps disponible compte donc autant que le nombre de minutes épargnées par un procédé.

On pourrait en conclure que le gain est systématiquement absorbé. Le même outil peut pourtant permettre à une équipe de raccourcir une permanence et de donner à chacun un temps plus libre. Il faut expliquer à quelles conditions les personnes peuvent disposer des possibilités ouvertes par l'outil.

III. Le temps gagné devient disponible si l'on peut en régler l'usage

Dans Du mode d'existence des objets techniques, Simondon défend l'intégration de la connaissance technique à la culture. Dans le cas de l'association, comprendre les réglages du service aide à déterminer quelles interruptions sont nécessaires et lesquelles suivent simplement les paramètres par défaut. Cette connaissance permet de choisir un envoi groupé, une diffusion immédiate réservée aux informations urgentes et un rythme de réponse compatible avec le bénévolat. Le gain technique devient alors l'objet d'une décision collective.

Une difficulté subsiste quand les personnes qui utilisent l'outil ont peu de prise sur les objectifs fixés. Certaines peuvent se trouver chargées de traiter plus de demandes pendant la même durée. L'économie de temps bénéficie alors surtout à celui qui peut fixer le volume du travail ou en répartir le produit. À l'inverse, si les personnes ont leur mot à dire sur l'usage de ce gain, elles peuvent raccourcir une tâche, préserver une plage de concentration ou choisir une activité qu'elles estimaient jusque-là inaccessible. On comprend ainsi pourquoi l'évaluation du temps gagné doit poser la question de sa disposition.

Conclusion

La technique fait gagner du temps lorsqu'elle réduit la durée ou l'attention nécessaires à une activité. Le temps effectivement disponible dépend ensuite des tâches nouvelles, de la répartition du travail et de la possibilité de choisir le rythme attendu. Le même gain mesuré peut ainsi accroître ce que l'on doit accomplir ou élargir ce que l'on peut décider de faire.

Gilbert Simondon, Du mode d'existence des objets techniques, introduction.

À toi de rédiger. Prends l'exemple d'un trajet plus rapide. Décris deux usages possibles du temps économisé et nomme la personne qui décide dans chacun des cas.

Le temps

Plan détaillé

Peut-on vivre uniquement dans le présent ?

Problématique

Une personne qui joue une mélodie prête attention à la note qu'elle fait entendre et garde la phrase commencée en mémoire. Le présent peut désigner l'instant où elle agit ou le champ plus large de ce qu'elle éprouve maintenant. Dans ce second sens, une expérience actuelle peut-elle se passer de mémoire et d'anticipation ?

I. Le présent est le moment disponible pour agir

Lorsque quelqu'un joue de la musique, il peut reprendre un passage maintenant. La première exécution appartient au passé, et la suivante dépend de ce qu'il fera. S'attacher au présent peut donc signifier prendre appui sur le moment où un geste est possible. Reste à comprendre comment il peut guider son geste en faisant abstraction de tout ce qui précède et de tout ce qui suit.

II. L'expérience présente retient ce qui vient de passer

Dans l'Essai sur les données immédiates de la conscience, Bergson s'appuie sur la mélodie pour faire saisir la durée vécue. L'auditeur comprend la note actuelle dans le mouvement commencé par les précédentes. Si chacune était vécue comme un événement entièrement isolé, le thème disparaîtrait. Ce cas montre comment une expérience présente peut intégrer les traces de ce qui la précède.

III. Mémoire et anticipation peuvent soutenir l'attention

Le musicien prête attention à la note actuelle en gardant en tête la suite qu'il prépare. S'il se concentre uniquement sur une faute passée, son attention peut se détourner du geste en cours. Le souvenir peut aussi l'aider à corriger ce geste au bon moment. Conseiller de vivre au présent prend alors un sens pratique. On peut utiliser le passé et l'anticipation pour soutenir l'attention à ce que l'on fait.

Conclusion

Nous agissons au présent, avec une mémoire et des attentes qui donnent une forme à notre expérience. Vivre au présent peut donc signifier diriger ces ressources vers ce que nous faisons maintenant.

Henri Bergson, Essai sur les données immédiates de la conscience, chapitre II, passage sur la durée et les notes d'une mélodie.

À toi de rédiger. Trouve une activité qui exige d'anticiper. Explique comment cette anticipation peut soutenir ou détourner l'attention présente.

Le travail

Dissertation rédigée

Travailler, est-ce seulement produire ?

Introduction

Après une journée d'atelier, on peut compter les objets terminés. Après une journée consacrée à préparer une salle, réparer des outils et former des collègues, le bilan est moins simple. De nombreuses tâches ont pourtant été accomplies, et elles déterminent ce que l'atelier pourra faire le lendemain. « Produire » désigne souvent le fait d'obtenir un bien ou un service identifiable. « Travailler » désigne aussi l'activité par laquelle on transforme ou maintient une situation en mobilisant du temps et des capacités. Le produit suffit-il pour définir cette activité et juger de sa valeur ? Il faut examiner ce que le résultat permet de reconnaître, puis la place des activités d'entretien et de transmission dans notre idée du travail.

I. La production donne une fin et des critères au travail

Une personne qui répare une table doit choisir une technique et adapter ses gestes à l'état du meuble. À la fin, la table doit supporter un poids sans bouger. Cette exigence oriente le travail et permet à l'utilisateur d'en apprécier le résultat. La production prend ici la forme d'un nouveau service rendu par un objet existant. Elle permet aussi une coordination. Celui qui réalise la réparation peut convenir d'un prix et d'un délai avec celui qui la demande, à partir d'un résultat compris par les deux personnes.

Le résultat vaut également comme critère pour une activité intellectuelle. Un groupe qui prépare un dossier doit pouvoir livrer des données ordonnées et des arguments lisibles. Si chacun se dit particulièrement consciencieux, le dossier permet tout de même d'apprécier ce que le groupe a effectivement accompli. Juger le travail d'après ses produits a ainsi un avantage. Ce jugement donne des raisons qui peuvent être examinées par d'autres personnes et débattues lorsqu'elles divergent.

Pourtant, beaucoup de résultats prennent la forme d'une interruption évitée ou d'une capacité préservée. En cherchant un produit isolable à la fin de la journée, on risque de rendre ces tâches invisibles.

II. Une partie du travail maintient ce qui permet d'agir

Pensons à l'entretien d'un atelier. Nettoyer les outils, remettre en place les protections et vérifier les stocks maintiennent une possibilité de travailler. Le meilleur signe de cette activité peut être la continuité ordinaire du service. Si l'on évalue chacun d'après le nombre d'objets terminés, la personne qui prévient régulièrement des pannes semble moins productive que celle qui utilise sans interruption le matériel entretenu par les autres. Le critère attribue alors la réussite à une partie de la chaîne et néglige des conditions repérables.

Le travail

Dissertation rédigée - suite

II. Une partie du travail maintient ce qui permet d’agir (suite)

Dans Condition de l’homme moderne, Hannah Arendt distingue le travail, lié à l’entretien cyclique de la vie, et l’œuvre, qui donne au monde des objets plus durables. Préparer des repas répond à un besoin qui revient, alors que fabriquer un meuble met à disposition un objet qui demeure. Le repas est bien un résultat. La distinction d’Arendt attire surtout l’attention sur sa durée et sur le rythme régulier de sa préparation. Cette différence explique pourquoi une même mesure convient mal à des activités aux finalités éloignées.

On peut donc parler de production pour l’ensemble de ces activités, si l’on inclut le maintien des capacités parmi leurs effets. Reste à savoir ce que cette extension nous apprend sur la manière dont les personnes travaillent ensemble.

III. L’activité transforme aussi celles et ceux qui y participent

Dans l’atelier, une personne expérimentée laisse une débutante reprendre une réparation, répond à ses questions et lui demande de tester elle-même la solidité du meuble. La première table prend plus de temps à terminer. L’activité a pourtant développé une compétence qui modifiera le fonctionnement du groupe. Plus précisément, la débutante peut désormais faire un diagnostic puis expliquer sa décision à une autre personne. Le travail comprend ici une transmission dont la valeur se mesure aussi dans de futures situations.

On peut objecter que cette compétence compte elle-même comme un produit. Il est utile de préciser ce que l’on cherche alors à évaluer. Une technique assimilée et une table réparée peuvent toutes deux être des effets du travail. La première dépend de la place accordée à l’apprentissage, du temps laissé aux essais et de la relation entre les personnes. Examiner le travail à partir de ces conditions permet de comprendre pourquoi deux ateliers obtenant le même résultat matériel peuvent développer des capacités très différentes chez leurs membres.

Conclusion

Le travail produit des biens, des services et des effets qu’on peut examiner. Il maintient aussi des conditions d’existence et d’activité, tout en transformant les capacités des personnes qui l’accomplissent. Pour juger une manière de travailler, il faut donc regarder le résultat, la continuité qu’elle assure et ce qu’elle permet d’apprendre ou de transmettre.

Hannah Arendt, Condition de l’homme moderne, chapitres III et IV.

À toi de rédiger. Choisis une tâche d’entretien. Indique un résultat immédiatement visible et une capacité qui manquerait si cette tâche cessait pendant un mois.

La vérité

Dissertation rédigée

La vérité dépend-elle de celui qui la dit ?

Introduction

Deux élèves entrent dans la même salle. L'un dit qu'il fait froid, l'autre trouve la température agréable. Puis ils se demandent si la fenêtre était déjà ouverte en arrivant. Les deux désaccords peuvent paraître semblables puisqu'ils tiennent à des témoignages. Pourtant, les élèves peuvent éprouver des sensations différentes dans la même salle, et la fenêtre occupait une position déterminée à l'instant considéré. Le sujet demande de préciser ce qui peut dépendre du locuteur. Sa situation modifie ce qu'il éprouve, ce qu'il est en mesure de connaître et parfois le sens de sa phrase. Détermine-t-elle aussi ce qui rend vrai ce qu'il affirme ?

I. La situation du locuteur peut changer ce qu'il affirme

Dans le Théétète, autour de 152a et 152b, Platon présente une conséquence de la position attribuée à Protagoras à partir du vent que l'un ressent comme froid et l'autre autrement. L'exemple invite à reconnaître le rôle de la situation lorsqu'une proposition porte sur une expérience. À la même température, une personne qui vient de courir peut juger l'air agréable, et une autre qui reste immobile éprouver du froid. Les phrases « j'ai froid » et « je trouve la température agréable » peuvent être vraies en même temps, chacune à propos de celui qui la prononce.

L'identité du locuteur peut aussi entrer dans le sens de la phrase. Si deux personnes affirment « j'ai rendu le dossier », chaque affirmation identifie une personne différente. L'une peut être vraie et l'autre fausse. Une fois le locuteur précisé, on sait quelle remise doit être établie. Cette précision montre le passage entre une phrase prononcée dans une situation et l'affirmation déterminée qu'elle nous permet de comprendre.

La dépendance au point de vue a donc plusieurs formes. Il reste à examiner ce qui se passe lorsque deux personnes affirment des choses incompatibles sur le même fait, au même moment et au même sens.

II. La vérité d'un fait se distingue de la confiance dans un témoignage

Revenons à la fenêtre. L'un des élèves l'a vue ouverte après avoir posé ses affaires. L'autre se souvient qu'elle était fermée lorsqu'il est entré quelques instants auparavant. Leur désaccord peut se résoudre en précisant des horaires distincts. Supposons qu'ils parlent désormais du même instant et de la même fenêtre. La position de la fenêtre décide alors laquelle des affirmations est vraie. Les deux élèves peuvent être également sincères, même si la scène s'est déroulée différemment de ce que l'un d'eux raconte.

La vérité

Dissertation rédigée - suite

II. La vérité d’un fait se distingue de la confiance dans un témoignage (suite)

Cela laisse une place à la question « qui le dit ? ». Un témoin qui se tenait face à la fenêtre et l’a regardée avec attention peut apporter une meilleure raison de croire à sa version. On pourrait aussi consulter un enregistrement qui donne à voir la scène au moment pertinent. La confiance accordée au témoignage dépend de l’accès au fait, de la précision du souvenir ou de la possibilité de comparaison. Ces éléments permettent d’évaluer la justification d’une affirmation. Si un nouvel indice nous fait changer d’avis, le fait passé reste le même.

Une difficulté surgit lorsque chaque indice suppose lui-même un point de vue. La caméra a un cadrage limité et les témoins arrivent à des heures différentes. Il faut expliquer comment ces accès partiels peuvent servir à éprouver une affirmation commune.

III. La confrontation des points de vue aide à établir ce qui est vrai

On peut transformer la différence des points de vue en moyen de vérification. Une personne identifie l’heure sur une horloge, une autre décrit ce qu’elle avait en face d’elle. Il reste à établir que l’horloge était réglée et que les deux indications renvoient bien à la scène que l’on cherche à reconstituer. La convergence de deux témoignages indépendants donne une raison supplémentaire de croire à une version, sous réserve que les témoins aient vraiment eu un accès distinct au fait. Leur accord est plus instructif lorsqu’on peut retracer comment chacun est arrivé à son jugement.

Ce travail aide également à préciser le domaine de vérité de l’affirmation. Pour rapporter une sensation, on a besoin de savoir à qui elle est attribuée. Pour attribuer l’ouverture d’une fenêtre à un moment donné, il faut pouvoir faire porter l’examen sur une situation commune. En distinguant ces deux tâches, on peut reconnaître qu’une expérience appartient à quelqu’un tout en demandant, pour un fait partagé, des raisons qui restent discutables par toute personne ayant accès aux indices.

Conclusion

Celui qui parle peut déterminer ce dont il est question et disposer d’un accès particulier à ce qu’il décrit. Lorsque l’affirmation porte sur un fait défini, sa vérité tient à la situation affirmée. La comparaison des témoignages, des mesures et des circonstances permet alors de mieux justifier le jugement que nous portons sur elle.

Platon, Théétète, 152a-b.

À toi de rédiger. Réécris « il fait trop froid ici » sous la forme d’une description d’expérience puis d’une hypothèse mesurable. Indique comment tu examinerais chaque phrase.